

L'innocence perdue



Un foyer d'accueil
à Saint-Petersbourg.
Comme dans « Olivier Twist ».

des enfants russes



Avant, ils s'émerveillaient de fables et de contes. Depuis la chute du communisme, ils ont perdu leurs repères et se sont endurcis. Beaucoup travaillent, certains dérapent. Riches ou pauvres, tous n'ont qu'un but : vivre mieux.

De notre envoyé spécial

Dans le passage souterrain de la place Pouchkine, à Moscou, on voit des chanteurs aux cheveux longs gratter à la guitare des airs de Cat Stevens et de Carly Simon ; on voit des dizaines de vieilles femmes, enveloppées dans leurs manteaux élimés, vendre bouteilles de vodka et paquets de nouilles ; on voit des banlieusards qui courent vers un bus improbable, et leurs pas résonnent dans le couloir carrelé ; on voit des touristes éberlués, serrant dans la main un plan de la ville déchiré par l'usure ; et puis on voit des gamins, des enfants et des filles de 12, 13 ou 14 ans, qui ne sont pas à leur place, mais ne semblent pas pressés de partir. Ils traînent le long des murs de faïence ou s'abritent dans des coins plus obscurs, se chamaillent entre eux ou observent les passants, l'œil rêveur. Ils attendent, assurent les Moscovites, qu'un homme les emmène et leur offre de quoi acheter du pain, des cigarettes ou des barres de chocolat. En échange de leur corps. De quoi tenir un peu, avant que la faim les ramène ici, dans le passage souterrain de la place Pouchkine.

En Russie, les petites filles portent toujours des nœuds en tulle rose dans les cheveux. Dans le métro, les adultes se lèvent pour céder leur siège aux plus petits. Il subsiste chez les enfants – surtout en province, loin des grandes villes – une innocence que ceux des pays occidentaux n'ont plus. Ils récitent des poésies et fredonnent des comptines. Ils jouent à la marelle et échangent des billes. Mais l'irruption du système capitaliste menace leur éden : de cette « thérapie de choc » de l'économie, la prostitution infantile n'est qu'un des effets secondaires les plus spectaculaires et les plus odieux.

Ils seraient un peu plus de 35 millions dans le pays, âgés de moins de 16 ans – l'âge de la majorité, qui permet notamment d'obtenir un passeport. Tandis que leurs parents s'échinent à gagner des roubles dont la valeur décroît à vue d'œil, de plus en plus d'enfants rapportent au foyer une source de revenus supplémentaire. Ils lavent les pare-brise des voitures, vendent des billets de loterie dans les rues et les gares, cirent les chaussures des touristes ou des mafieux. Ils travaillent.



■ ■ ■
 A Saint-Pétersbourg, l'autre soir, un gamin aux yeux brillants attendait le feu rouge pour se faufiler entre les autos et vendre à la criée un journal de petites annonces, « Chance ». Il avait 14 ans, une tête de gavroche et s'appelait Vadim. Pour trois à cinq heures de travail, il gagne entre 10 000 et 15 000 roubles par jour. Ce n'est pas mal, dans une ville où certains retraités touchent une pension mensuelle de 35 000 roubles. Chaque jour, il reverse 1 000 roubles aux racketteurs : « Sinon, ils cognent. Et ça fait mal. » Que fait-il de l'argent ? « Je le mets de côté. » Gagne-t-il autant que ses parents ? « Non, beaucoup plus ! » Va-t-il à l'école ? « Oui, oui ; je sais que c'est ça l'essentiel. » Et plus tard ? « Je serai un businessman ! » J'ai ri, et je lui ai tendu un billet. Il m'a donné un exemplaire de « Chance ».

Cette publication, les policiers de la brigade des mœurs la connaissent bien... Leur patron, Guennadi

Même les tout-petits, et cette majorité d'enfants « normaux », pourrait-on dire, pris en charge par leurs parents et qui n'exercent aucun travail, même ceux-là ont changé. A l'image des adultes, qui essaient pourtant de les protéger des bouleversements actuels, ces gamins se font plus cyniques. Autrefois, les écoliers chantaient « La Chanson au lever du soleil » : « Qu'il y ait toujours le soleil, qu'il y ait toujours le ciel, qu'il y ait toujours maman, qu'il y ait toujours moi ! » Depuis plusieurs années déjà, ils interprètent sur le même air : « Qu'il y ait toujours de la vodka, du hareng salé et du saucisson fumé, des cigarettes dans ma poche et une femme dans ma valise... » Le rez-de-chaussée de Dietski Mir - Le Monde des enfants, un célèbre magasin de jouets à Moscou - est devenu un showroom de Porsche, de Mercedes et de BMW. Les petits, même s'ils ne savent pas toujours pourquoi, sentent confusément que leur droit à l'enfance est remis en question par quelque chose venu d'Occident.

Dans un jardin public de Saint-Pétersbourg. Les petits sentent confusément que leur droit à l'enfance est remis en question par quelque chose venu d'Occident.



Soloviov, a lui-même fondé la brigade il y a deux ans : « Auparavant, dit-il, personne ne s'occupait de ces problèmes. » L'an dernier, son équipe a fermé 154 bureaux de « call-girls » dans la ville. La plupart employaient des filles de moins de 18 ans, recrutées, précisément, par petites annonces. La plus jeune avait 13 ans. « Je ne suis jamais allé à l'étranger, poursuit Guennadi ; je ne sais pas comment vous réglez ces problèmes en France. Mais en Russie la loi n'a pas prévu la prostitution des mineurs. Pour condamner le proxénète, je devrais prouver que tout le monde était au courant : le client, le maquereau, le standardiste qui a répondu au téléphone, le propriétaire de l'appartement où travaille la fille... Je ne suis pas près d'obtenir des aveux signés de tous ces gens-là. D'autant que notre police, je ne vous apprend rien, est totalement corrompue. » Alors, ce flic au grand cœur adopte des méthodes de voyou : « On débarque sans mandat et on défonce leurs portes blindées à coups de hache. » Efficacité garantie.

Au Théâtre pour la jeunesse, à deux pas du Bolchoï, les comédiens constatent ces évolutions depuis plusieurs années : « Notre public ne rit plus aux mêmes gags, dit l'un d'eux. Ce sont de petits adultes, plus libres dans leurs goûts, leurs lectures, leurs tenues vestimentaires. Il est fini, le temps où des fables ou des contes les émerveillaient. Certains jeunes de 12 ans ont des petits boulots. Pendant que nous jouons sur scène, ils doivent se demander, comme leurs parents, comment gagner plus d'argent la prochaine fois... Ils se sont endurcis. »

La télévision reflète la tendance, au point de la devancer. L'émission la plus populaire, « L'Heure étoilée », est un jeu doté de prix autrefois inimaginables, tel un séjour d'une semaine à Euro Disneyland. Cela chagrine le réalisateur, Pavel Zabeline, 23 ans, qui se souvient des émissions de sa propre enfance : « A l'époque, il émanait une certaine bonté des personnages de télé. Entre 5 et

10 ans, je regardais "Bonne nuit, les enfants" avant d'aller me coucher. Une dame, tante Valia, racontait chaque soir une histoire. Je me sentais protégé. Mais depuis 1992 les chaînes dépendent de plus en plus des recettes publicitaires. Tout a été chamboulé : nos programmes singent les émissions occidentales et excitent l'appât du gain. C'est dommage. L'enfance, c'est l'enfance.»

Le média télévisuel, dont on connaît, en France, le pouvoir, fascine tout autant les jeunes Russes. Les publicités, omniprésentes, éveillent de nouvelles tentations, que les parents n'ont pas toujours les moyens de satisfaire. Les jouets les plus recherchés par les filles demeurent la poupée Barbie et sa rivale russe, Veronika, véritable sœur jumelle, disponible en magasin depuis 1992. Une fois achetée la poupée, il faudra penser à ses robes, à sa maison, à sa voiture... Pour beaucoup de parents, la pression est insupportable.

D'autant que, traditionnellement, il n'était pas pen-

chics, Premier, compte une petite cinquantaine d'élèves triés sur le volet, en fonction des revenus parentaux : la scolarité revient à 4 000 dollars par an. A ce prix, une voiture vient cueillir les enfants chez eux tous les matins et les ramène le soir. Chaque classe réunit entre 4 et 8 écoliers, et l'enseignement est adapté à chacun. L'Express n'a pas été autorisé à photographier les lieux, car on craint beaucoup, ici, les enlèvements et les demandes de rançon... Lubov Machina, la directrice, s'offusque de ce qu'on puisse imaginer la présence d'un élève médiocre : « C'est impossible ! Si un jeune refuse de travailler, nous lui expliquons en quoi il a tort. Pendant des heures, s'il le faut. » Les fortes têtes ne sont pas prévues. On n'envise, à la rigueur, que des parents mauvais payeurs. Mais ce n'est jamais arrivé non plus. Et voilà pourquoi Julia, prof de français dans une école publique, voudrait voir interdire l'enseignement privé : « L'argent donne aux enfants le droit de ne rien faire, dit-elle. Ils



Le plateau de « L'Heure étoilée », à Moscou.
« Aujourd'hui, les chaînes russes singent les émissions occidentales et excitent l'appât du gain », se plaint le réalisateur de l'émission.

sable de refuser quelque chose à son enfant. Malgré ses défauts, le système soviétique offrait des écoles gratuites de musique, de beaux-arts et de sport ; des abonnements gratuits aux concerts ; des éditions de livres pour enfants à bon marché ; des cycles de conférences gratuits ; une production cinématographique de qualité destinée aux enfants. Toutes choses désormais inexistantes ou trop coûteuses.

A l'école, l'écart croissant entre les possédants et les autres pose de nouveaux défis : certains élèves sont devenus, en l'espace d'un an, de vrais gosses de riches. Ils se font usuriers, à l'occasion, et paient leurs camarades en échange de petits services – les devoirs, par exemple. Les inégalités sont surtout criantes à l'heure du déjeuner, quand les plus fortunés extraient de leur cartable un sandwich au saucisson (qui coûte une fortune), sous le regard envieux de certains affamés. Littéralement.

Avec l'économie de marché, beaucoup d'écoles privées ont ouvert leurs portes à Moscou. L'une des plus

vont à l'école comme dans une garderie, puis reprendront l'entreprise de papa. »

Dans tous les établissements, face à ces enfants qui ont grandi si vite, les instituteurs sont en première ligne, car ce sont eux qui incarnent, surtout pour les plus petits, le monde au-delà du nid familial. Il n'y a pas si longtemps, sous Gorbatchev, les événements de la semaine étaient commentés en classe, selon une vieille tradition, lors d'un « quart d'heure politique » hebdomadaire. Pour les professeurs, c'était l'occasion de remettre les brebis idéologiquement égarées sur le droit chemin du Parti. S'y ajoutaient les réunions des pionniers et des komsomols. Seulement voilà : « En l'espace de trois ans, on a renversé le système de valeurs de la société », explique cette prof de Saint-Pétersbourg. Aujourd'hui, les petits de 12 ans étudient la littérature russe du XII^e au XVII^e siècle – des textes essentiellement religieux dont leurs parents ignoraient jusqu'à l'existence... Assumer cette révolution men-

■■■

tale, c'est trop demander aux enseignants, chargés de la mener à bien. Notamment les plus âgés. Même les auteurs de manuels scolaires – souvent jeunes et pleins de bonne volonté – éprouvent du mal à rédiger les nouvelles éditions, tant les programmes ont changé. Et puis, à quoi bon ? Chez les enfants comme chez les adultes, le travail intellectuel a perdu beaucoup de son prestige : il suffit de tenir une échoppe privée sur le trottoir d'une grande ville pour gagner dix fois plus qu'en exerçant un métier qualifié. « Les élèves ne veulent pas étudier et les enseignants ne veulent plus enseigner », conclut Natalia Rimachevskaja, chercheur à l'Académie des sciences. « Chacun ne pense plus qu'aux problèmes matériels », ajoute-t-elle.

Rappelons quelques chiffres, au risque de lasser – ils valent toutes les analyses. Un Russe sur quatre gagne moins de 600 francs par mois, alors que les prix dépassent parfois les normes occidentales. En l'espace d'un

scolaire, d'affections chroniques ; 53 % des écoliers sont en mauvaise santé et, de ce fait, près de 40 % sont handicapés dans le choix d'une profession. Seulement 20 % des appelés jouissent d'une santé leur permettant de servir sous les drapeaux, si l'on se réfère aux critères internationaux. »

La société, en URSS, était dominée par une rhétorique de l'idéologie... au point que l'idéologie elle-même perdit son sens. Aujourd'hui, quand des jeunes Russes parlent de la démocratie avec un journaliste français, ils semblent utiliser ce mot comme une sorte d'euphémisme pour le capitalisme ; et le capitalisme, voyez-vous, c'est le système économique fondé sur le cynisme et la cupidité, dans lequel chacun s'empare de ce qu'il peut. Comme les adultes, ils voient l'acquisition des richesses à la manière des cow-boys du « Wild West » : tout paraît possible pour ceux qui font preuve de dynamisme, d'habileté et, à

Vadim
(14 ans),
vendeur
de journaux
à Saint-
Pétersbourg.
Il est racketté
de 1 000
roubles tous
les jours ;
et pourtant,
il gagne plus
que ses
parents.



an, de 1992 à 1993, l'espérance de vie des hommes a chuté de 62 à 59 ans. La mortalité infantile augmente de façon alarmante : en 1992, selon le gouvernement russe, près de 18 enfants sur 1 000 mouraient avant d'atteindre l'âge de 1 an ; en 1993, ils étaient déjà plus de 19. Mais en réalité, selon les Nations unies, la mortalité infantile aurait atteint 29 pour 1 000 en 1992 – autant qu'au Mexique, au Paraguay ou en Thaïlande. En Allemagne, par comparaison, la moyenne est de 7 morts pour 1 000.

Entre 1989 et 1993, le nombre des naissances a diminué de 30 %, car beaucoup de couples, découragés, choisissent de ne pas avoir d'enfants. Un jeune ménage sur quatre vit en sous-location. Un tiers des familles consomment moins de 2 kilos de viande par personne et par mois. A Moscou, un enfant sur huit, selon les enquêtes, est privé quotidiennement soit de petit déjeuner, soit de déjeuner. Un rapport récent de l'Académie des sciences relève l'étendue du désastre : « De 15 à 20 % des enfants souffrent, dès avant l'âge

l'occasion, de brutalité. Dans une société où chacun devait en principe œuvrer pour le bien commun, les citoyens sont invités à se débrouiller. Or il est pratiquement impossible de s'enrichir légalement. Pas étonnant que la criminalité des adolescents augmente quatre fois plus vite, à Moscou, que celle des adultes. Tout est sens dessus dessous.

Au bas de l'échelle, l'éclatement du tissu social provoque des drames sans précédent : les exclus – soigneusement cachés à l'époque soviétique, mais qui existaient déjà – sont de plus en plus nombreux. Et, dans ce pays où la psychologie est une idée récente, ce sont les agents de police qui assurent l'essentiel des services sociaux. Ce sont eux qui, dans les quartiers difficiles, jouent le rôle des assistantes sociales en France ou des curés de village d'autrefois. Mais les policiers y sont évidemment débordés.

On ne compte plus le nombre de parents alcooliques à la rue, ayant vendu, un soir de beuverie, leur appartement pour une bouchée de pain. Leurs enfants sont

confiés à un foyer d'accueil, d'où ils échoueront dans une école spécialisée ou un orphelinat.

Que dire de ces établissements ? Ils sont d'un autre âge et rappellent furieusement l'hospice d'Olivier Twist, dans le roman de Dickens. Le personnel du foyer d'accueil de Saint-Petersbourg fait de son mieux... mais comment s'y prendre, quand l'Etat vous confie la charge de 60 enfants, âgés de 3 à 18 ans, où se mêlent gamins abandonnés ou perdus, voleurs ou assassins, orphelins ou fugueurs ? Comment faire, quand l'institution a ouvert ses portes en décembre 1919 et que, hormis l'arrivée de l'électricité et du chauffage central, d'ailleurs symbolique, elle n'a pas beaucoup changé depuis ? Comment s'en sortir, quand on manque de pulls et de chaussures pour vêtir des gamins grelottants qui ont la goutte au nez ?

C'est là que nous avons rencontré Sacha, petite frappe de 16 ans. Costaud et intelligent, il répond méthodiquement aux questions et n'a rien d'un mytho-

regroupe 800 mineurs, de 14 à 18 ans (dont Pavel Nazařov, le gamin fugueur du film de Vitali Kanevski « Une vie indépendante », prix du jury au festival de Cannes il y a deux ans). Le bâtiment de brique rouge, troué par une petite cour, n'est rien de moins qu'un grand cachot, glacé et lugubre ; sans profs, ni psychologues, ni prêtres. Les voleurs à la tire y côtoient les tueurs à gages, dans de petites cellules qui réunissent entre 8 et 12 jeunes. Leurs crânes rasés n'empêchent pas la vermine de grouiller et la surpopulation est telle que l'établissement ne peut plus garantir un lit par prisonnier. Son directeur, Constantin Tiurine, dresse sans fausse honte la liste de ses besoins : « Des vitamines, de l'iode, des médicaments, des pansements, des seringues jetables. Et puis des draps, des couvertures, des chaussures, des sous-vêtements, du savon, des brosses à dents. Tiens, du dentifrice, aussi, et des produits alimentaires non périssables, des assiettes et des cuillers... Sans oublier des lampes. » Des lampes ?



A la brigade des mœurs de Saint-Petersbourg.
En Russie, la loi n'a pas prévu la prostitution des enfants.

mane. C'est un mafieux qui dit contrôler, à Riga, les vendeurs de journaux, de glaces et d'eau minérale opérant dans la gare ferroviaire. A la mi-septembre, il s'est enfui de la capitale lettonne, avec l'équivalent de 20 000 francs en poche : « J'ai éprouvé quelques difficultés avec les autorités locales, explique-t-il. Il était préférable que je m'éloigne pendant un moment. » Sacha est devenu racketteur à l'âge de 10 ans, à l'époque de Gorbatchev : « Quand la vente des journaux a explosé, j'ai pensé : "Je peux contrôler tout ça." Mes parents ne manquent pas d'argent et emploient des gros bras pour protéger leurs propres intérêts. Je peux faire appel à eux, en cas de besoin. » Huit jours avant notre entrevue, Sacha avait été arrêté dans une rue de Moscou : « Je n'avais pas de papiers ; on me les a volés. » Il s'appretait à rentrer à Riga : « Je suis attendu, là-bas. »

D'autres se débrouillent moins bien, et sont condamnés à une peine de prison. Celle de Saint-Petersbourg, la plus importante du genre en Russie,

« Pour bronzer. Les gamins ne voient presque pas le soleil. » Edifiant.

Ainsi vont les jeunes de Russie. A l'époque soviétique, un adolescent rebelle pouvait marquer sa différence à la manière des hippies en Occident : il suffisait de manifester de la bonté et un peu de dynamisme pour marquer sa rupture d'avec le monde des adultes et un système politique totalitaire, corrompu et répressif. Le rock de l'époque en témoigne : une certaine utopie animait la jeunesse de Moscou, comme celle de Woodstock. Mais, de part et d'autre de l'ancien Rideau de fer, le nihilisme et le pragmatisme s'imposent – car, pour rendre la vie plus supportable, tout est bon. C'est pourquoi ces gamins paraissent si effrayants. Ils sont le reflet – à peine déformé – de notre propre image.

Marc Epstein.
Avec Alla Chevelkina ■

Reportage photo : Jean-Paul Guilloteau